

chateaubriand christian  
bazin

préface de en michel  
de poniatowski

amérique



CHRISTIAN BAZIN

CHATEAUBRIAND

EN AMÉRIQUE

EN AMÉRIQUE

*Préface de*

*Michel Poniatowski*



16°Ln 27  
89H21

LA TABLE RONDE

43, rue du Bac, Paris 7<sup>e</sup>

DL -- 5 9 1969 • 14511

CHATEAUBRIAND  
EN AMERIQUE

CHRISTIAN BAZIN

# CHATEAUBRIAND

## EN AMÉRIQUE

*Préface de*  
*Michel Poniowski*

Des sa jeunesse, l'Amérique a exercé une fascination particulière sur l'imagination et, de tous côtés qui l'ont peuplée, aucun n'est revenu tel qu'il était parti. C'est le choc américain. Autour d'elle, comme, où elle est, quelques figures d'ayons au lieu de qu'on se croirait pour le dire, on la plus puissante industrie et la plus riche collectivité du monde se sont engendrées. Et où il n'y avait que déserts et forêts inhospitalières, ses attractions dominaient : qu'on se dirige ou se dirige vers le Nouveau Monde ?

On peut l'admirer, la peindre, la critiquer, l'Amérique ne laisse personne indifférent. De l'économiste à l'artiste, de la mystique à l'homme politique, de l'homme de lettres à la plus forte raison le poète. Marcel Schwob, dans son livre *Amérique et moi* de Garcia Lorca, dit en parlant de l'Amérique récemment avec une telle précision qu'il a fait à Cortés Montano : « Lac vert, paysage de sapins, soulève dans les bois une merveilleuse abondance. Je vis dans des paysans, en. » On croit lire du Chateaubriand, même le balancement de la phrase. Et toujours Garcia Lorca, en nous pour Cuba : « Le ciel a rempli des gens, l'architecture de New York m'apparaît comme une œuvre comme quelque chose de prodigieux, quelque chose d'unique. »



LA TABLE RONDE

40, rue du Bac, Paris-7<sup>e</sup>

CHRISTIAN BAZIN

CHATEAUBRIAND

EN AMÉRIQUE

Portrait de

François-René



DOCUMENT DE LA COUVERTURE :

Portrait de François-René de Chateaubriand, adolescent.  
*Collection Musée de Saint-Malo.*

LA TABLE RONDE

© Éditions de la Table Ronde, 1969.

## PRÉFACE

Dès sa découverte, l'Amérique a exercé une fascination particulière sur l'imagination et, de tous ceux qui l'ont parcourue, aucun n'est revenu tel qu'il était parti. C'est le choc américain. Aujourd'hui encore, où elle est à quelques heures d'avion au lieu de quarante ou cinquante jours de bateau, où la plus puissante industrie, et la plus riche collectivité du monde se sont implantées là où il n'y avait que déserts et forêts inhabitées, son attraction demeure : qui n'a désiré ou ne désire explorer le Nouveau Monde ?

On peut l'admirer, la juger, la critiquer ; l'Amérique ne laisse personne indifférent, ni l'homme d'affaires, ni le touriste, ni l'homme politique, ni l'artiste, ni à plus forte raison le poète. Marcelle Auclair, dans son livre *Enfance et mort de Garcia Lorca*, cite un passage de Federico racontant avec tendresse le séjour qu'il a fait à Catskill Mountains : « Lac vert, paysage de sapins. Soudain dans les bois une quenouille abandonnée. Je vis chez des paysans, etc. » On croirait lire du Chateaubriand, moins le balancement de la phrase. Et toujours Garcia Lorca, en route pour Cuba : « Le ciel a triomphé des gratte-ciel, l'architecture de New York m'apparaît maintenant comme quelque chose de prodigieux, quelque chose qui, lorsqu'on rejette l'intention, finit par nous émouvoir comme un spectacle naturel, montagne ou désert. » Et encore : « Je m'éloignais de New York avec un sentiment de profonde admiration. J'y laissais beaucoup d'amis et j'emportais l'expérience la plus utile de ma vie. »

Talleyrand, si froid, si maître de lui, si impassible, cède lui-même à la poésie devant : « ... ce grand pays dont l'histoire commence... A moins de cinquante lieues de la capitale, je ne vis plus



de traces de la main des hommes. Je trouvai une nature toute brute et toute sauvage ; des forêts aussi anciennes que le monde, des débris de plantes et d'arbres morts de vétusté, jonchant le sol qui les avait produits sans culture, d'autres croissant pour leur succéder et devant périr comme eux, des lianes qui souvent s'opposaient à notre passage, les bords des rivières tapissés d'une verdure fraîche et vigoureuse, quelquefois de grands espaces de prairies naturelles ; en d'autres lieux, des fleurs nouvelles pour moi... » Il laisse aussi errer son imagination qui « ... s'exerçait alors dans cette vaste étendue. Nous y placions des cités, des villages, des hameaux ; les forêts devaient rester sur les cimes des montagnes, les coteaux être couverts de moisson et déjà des troupeaux venaient paître dans les pâturages de la vallée... L'avenir donne aux voyages dans de pareils pays un charme inexprimable... ».

Talleyrand, lors de son séjour aux Etats-Unis, a dépassé la quarantaine, il médite en homme d'expérience, en homme d'Etat, son émotion n'est qu'un bref mouvement du cœur vite contenu. Il revient aussitôt au jugement politique, à l'analyse économique. Chateaubriand, au contraire, emporté par un tourbillon de sentiments, de passion, d'impressions, sera marqué toute sa vie par son expérience américaine, dont on trouvera la trace tout au long de sa carrière littéraire : « Pourquoi les solitudes de l'Erié, de l'Ontario, se présentent-elles aujourd'hui à ma pensée avec un charme que n'a point à ma mémoire le brillant spectacle du Bosphore ? C'est qu'à l'époque de mon voyage aux Etats-Unis j'étais plein d'illusions ; les troubles de la France commençaient en même temps que mon existence ; rien n'était achevé en moi, ni dans mon pays. Ces jours me sont doux, parce qu'ils me rappellent l'innocence des sentiments inspirés par la famille et les plaisirs de la jeunesse. »

C'est vrai. Rien alors n'était achevé en lui. Il était ouvert à toutes les sensations qui s'offriraient à lui. Dans ce voyage jusqu'aux chutes du Niagara se perpétue l'exaltation de ses longues promenades dans les bois de Combourg et à travers la lande. Mais aux Etats-Unis, ses sentiments prendront la dimension de cette immense étendue.

A cet égard, le *Chateaubriand en Amérique* de Christian Bazin analyse parfaitement l'influence subie par le grand roman-

cier. Les impressions ont été si fortes que ce voyage a mis en mouvement tout ce qu'il portait en lui ; il a fait, en quelque sorte, éclater son génie. Si, comme l'a dit Baudelaire, « le génie n'est que l'enfance nettement formulée », alors c'est aux Etats-Unis que Chateaubriand est passé de l'enfance au génie.

Qu'importe, vous le dit Christian Bazin, la rigueur de l'exactitude dans la relation d'un tel voyage ? Qu'importent les emprunts faits aux autres voyageurs et qui n'étaient que le souci de pénétrer plus profondément dans cette Amérique qu'il n'avait pas suffisamment explorée et qui le hantait ?

Tout au long de sa vie, dans toutes les circonstances qui ébranleront son âme et son esprit, nous percevrons l'influence des impressions à jamais fixées au cours de ce voyage. Les descriptions citées dans ce livre en témoignent, ainsi que ses réflexions sur l'évolution des nations et des hommes. En ce sens, il est d'une actualité surprenante. Il a pressenti le changement qui s'est opéré depuis, le grand affrontement des états et des continents, les luttes qui se poursuivent pour une organisation de la société. Et aujourd'hui, si la jeunesse pleure parfois encore la mort d'Atala et partage l'exaltation et « le mal » de René, les adultes méditent ses réflexions sur l'avenir. Ce n'est pas seulement le talent de l'écrivain qui s'est enrichi au cours de cette expédition aux rives du Mississipi, c'est aussi l'universalité de son esprit.

MICHEL PONIATOWSKI.



des des transports ont été si lourds que les voyages à moi en moyenne ont été fort pénibles et ont été, en quelque sorte, épuisants. Et comme la dit l'auteur, « je n'ai pas n'importe quel genre de santé », et cela est tout à fait exact.

Le chapitre sur le Christianisme est tiré de l'œuvre de l'auteur dans le chapitre sur les voyages. L'auteur a écrit ce livre sur les voyages et les voyages, et il a écrit ce livre sur les voyages et les voyages, et il a écrit ce livre sur les voyages et les voyages.

Il y a un livre de la vie dans lequel l'auteur a écrit sur les voyages et les voyages, et il a écrit ce livre sur les voyages et les voyages, et il a écrit ce livre sur les voyages et les voyages. L'auteur a écrit ce livre sur les voyages et les voyages, et il a écrit ce livre sur les voyages et les voyages, et il a écrit ce livre sur les voyages et les voyages. L'auteur a écrit ce livre sur les voyages et les voyages, et il a écrit ce livre sur les voyages et les voyages, et il a écrit ce livre sur les voyages et les voyages.

MICHAEL HAYWARD

## AVANT-PROPOS

L'année 1968 a été l'occasion d'un grand nombre de manifestations destinées à célébrer le bicentenaire de François-René de Chateaubriand.

Sa ville natale, Saint-Malo, ne pouvait manquer de faire un effort particulier. Elle a organisé une exposition commémorative pendant l'été 1968, au cœur même des remparts, dans la tour du château.

Etant moi-même quelque peu malouin, je ne pouvais non plus manquer d'y porter à plusieurs reprises mes pas. Ayant depuis plus de vingt ans passé des séjours et des vacances dans une ancienne malouinière<sup>1</sup> rachetée par ma famille à la famille Buisson de Lavigne, qui donna sa fille en mariage à Chateaubriand, j'ai été élevé dans le culte de l'illustre vicomte.

La légende, transmise chez nous de génération en génération, voulait même que François-René eût enlevé Céleste par une « gerbière », fenêtre du premier étage, de la plus romanesque façon<sup>2</sup>.

1. Les « malouinières » sont ces maisons de campagne que les corsaires se faisaient bâtir dans le Clos-Poulet, nom de la campagne située entre Saint-Malo et Cancale.

2. Voir cette fenêtre, marquée d'une croix, sur la reproduction de la malouinière, telle qu'elle était à l'époque.

Nous n'hésitons donc pas à signaler à nos visiteurs cet épisode qui ennoblit la propriété.

Hélas ! la légende a toutes chances d'être fausse, le mariage de Chateaubriand ayant été notoirement arrangé par sa famille, et plus particulièrement par sa sœur préférée, Lucile, à laquelle il ne savait rien refuser.

Pourtant, comme toujours lorsqu'il s'agit de François-René, ainsi qu'on le verra par la suite, il n'est pas certain que la légende soit totalement légende.

Mon grand-père, mort en 1953 à quatre-vingt-quatorze ans, tenait de sa tante Villeneuve, née en 1806 et fille de Mme Plaine de l'Epine qui acheta le Manoir des Chesnes en 1804 aux sœurs Buisson de la Vigne, dont Céleste, que le « fiancé » avait effectivement « enlevé » celle-ci en la faisant sortir à l'insu de tous par une fenêtre donnant sur le chemin de La Nouëtte qu'on voit sur la reproduction. Et l'arrière-grand-mère Plaine de l'Epine affirmait connaître toute l'histoire par l'abbé Gilles Jean George, recteur de Paramé, qui y mourut en 1848, âgé de quatre-vingt-seize ans. A quelque dix ans près il aurait pu la raconter à mon grand-père lui-même.

Piqué de curiosité et insatisfait par les *Mémoires d'Outre-Tombe*, où Chateaubriand raconte avec brièveté et un visible ennui cet événement raté de sa vie, j'ai recherché ailleurs<sup>1</sup>. Or, le mariage eut bien lieu d'abord secrètement devant un prêtre non assermenté, l'abbé Buard, à l'exigence de la comtesse de Chateaubriand et dans son salon de Saint-Malo, ce qui provoqua toute une histoire : procès, internement de Céleste dans un couvent, transaction, deuxième mariage « cons-

1. Notamment : M. Levailant, *Commentaires des Mémoires d'Outre-Tombe*, Editions de la Pléiade.

titutionnel »..., et peut parfaitement expliquer le départ discret par la « gerbière ». Seulement il n'aurait plus alors aucun caractère romanesque mais disons plutôt « contre-révolutionnaire ».

Vraie ou fausse, l'histoire est jolie, et sans grand remords, je crains bien que nous n'hésitions pas à continuer à propager la légende, en nous donnant l'excuse d'être en cela de fidèles disciples du maître, qui n'a pas hésité lui-même à inventer, dans ses œuvres, nombre de rencontres et de prouesses. Le voyage en Amérique, sujet de ce livre, en est peut-être l'exemple le plus fameux tant il y a d'endroits aux Etats-Unis où il est aujourd'hui démontré qu'il ne s'est jamais rendu.

Revenant à son mariage, qui eut lieu d'ailleurs aussitôt après son retour d'Amérique, Chateaubriand s'en explique presque avec indifférence dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

On me maria, afin de me procurer le moyen de m'aller faire tuer au soutien d'une cause que je n'aimais pas... Mes sœurs se mirent en tête de me faire épouser Mlle de Lavigne, qui s'était fort attachée à Lucile. L'affaire fut conduite à mon insu. A peine avais-je aperçu trois ou quatre fois Mlle de Lavigne ; je la reconnaissais de loin sur le sillon à sa pelisse rose, sa robe blanche et sa chevelure blonde enflée du vent, lorsque sur la grève je me livrais aux caresses de ma vieille maîtresse, la mer. Je ne me sentais aucune qualité du mari... Chez moi l'homme public est inébranlable, l'homme privé est à la merci de quiconque se veut emparer de lui, et pour éviter une tracasserie d'une heure, je me rendrais esclave pendant un siècle.

« Ma vieille maîtresse, la mer... », voilà une phrase clé pour comprendre le personnage. Il avait de qui tenir : M. de Chateaubriand, son père, en vrai Malouin, avait fait fortune sur la mer. C'est à cet atavisme, sans doute, comme à son enfance bretonne que François-René dut de se montrer tou-

jours bon marin dans ses nombreuses traversées et de s'enchanter des spectacles de la haute mer.

La pauvre Céleste, elle, n'eut pas que la mer pour rivale. Toujours à la recherche de sa Sylphide, Chateaubriand ne cessa de renouveler ses tendres amies. On sait quel rôle ont joué dans sa vie Charlotte Ives, Mme de Staël, Pauline de Beaumont, Delphine de Custine, Natalie de Noailles, la duchesse de Duras, Cordélia de Castellane, Léontine de Ville-neuve, Hortense Allart et Juliette Récamier. Encore cette liste sonore, qui ainsi que l'œuvre de Chateaubriand est comme une musique, n'est-elle même pas complète.

Céleste méritait pourtant mieux que cette invincible concurrence. Elle ne manquait ni de talent ni d'esprit, témoin cette amusante phrase que lui inspira Venise, un des rares endroits où elle accompagna son mari : « On voit de tout à Venise excepté de la terre. Il y en a cependant un petit coin qu'on appelle la place Saint-Marc, et c'est là que les habitants vont se sécher le soir. »

Si volage, insatisfait et peu fidèle dans son comportement aux stricts devoirs magnifiés par le *Génie du Christianisme* qu'ait été son mari, il sut l'apprécier et en témoigner noblement dans les *Mémoires* : « Je dois donc une tendre et éternelle reconnaissance à ma femme, dont l'attachement a été aussi touchant que profond et sincère. Elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, en m'inspirant toujours le respect, sinon la force des devoirs. »

Je n'aurai plus néanmoins l'occasion de reparler de Céleste, puisque le voyage en Amérique, que je désire évoquer, lui est antérieur. Mais il importait de rendre cet hommage à la mémoire de cette femme trop méconnue, indissociable du génie de son illustre époux, indissociable aussi des raisons qui m'ont amené à écrire ce livre.



Ce fameux voyage est l'un des épisodes de la vie de Chateaubriand qui ont le plus prêté à contestation. Il l'a rapporté dans au moins sept de ses œuvres, les *Mémoires d'Outre-Tombe*, l'*Essai sur les Révolutions*, le *Voyage en Amérique*, le *Génie du Christianisme* et, bien évidemment, *Atala*, *René* et *Les Natchez*, dont il a tiré l'inspiration là-bas. Mais il l'a rapporté de multiples manières différentes, où abondent les contradictions. De sorte que c'est devenu un exercice d'école pour les critiques littéraires que de tenter de retracer le véritable itinéraire. Certains s'en sont même donné à cœur joie et ont poussé le sarcasme jusqu'à dénier presque toute la véracité du voyage. Ceux-là ne méritent pas l'examen.

Par contre, Joseph Bédier, en 1903, a consacré plus de la moitié de ses *Etudes critiques* à l'analyse de cette question toujours pendante<sup>1</sup>. Il s'est donné la peine de confronter les récits de Chateaubriand avec les témoignages des contemporains, ou tout bonnement la simple possibilité physique de temps ou de passage, ce qui l'a conduit à ramener, avec une raisonnable certitude, l'itinéraire supposé à un trajet beaucoup plus court.

Après Bédier, plusieurs critiques français et américains ont fait avancer cette étude. *L'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand* de M. Gilbert Chinard, paru en 1918, reste le maître livre de référence. Le dernier en date des analystes est M. Raymond Lebègue, membre de l'Institut et membre de la Société Chateaubriand, à qui je me suis permis d'emprunter la plupart de ses conclusions<sup>2</sup>.

1. La partie des *Etudes critiques* consacrée au *Voyage en Amérique* reprend essentiellement deux articles du même auteur parus dans la Revue d'Histoire littéraire en 1899 et 1900 ; si bien que la date exacte à laquelle le voyage a commencé d'être soumis à critique sérieuse est 1899.

2. *Réalités et résultats du Voyage de Chateaubriand en Amérique*,



Si jeune nation qu'aient été les Etats-Unis d'Amérique au moment où éclate la Révolution française, il est remarquable que leur influence ait été aussi déterminante sur plusieurs fortes individualités qui devaient jouer un rôle de premier plan ou dans la Révolution, ou dans le XIX<sup>e</sup> siècle naissant.

Benjamin Franklin y tient une place à part. Il avait déjà tracé le chemin, réussissant en vérité un coup double : car si sa mission en France avait pour objet d'enflammer le trône et l'opinion afin d'obtenir la reconnaissance des colonies révolutionnées en tant que nation, il passionnait en même temps l'intelligentsia française, qui s'enthousiasmait, sans presque se rendre compte du bouleversement que ces idées allaient apporter.

La comtesse du Barry, que Louis XVI n'avait pu déceimment garder à Versailles, mais à qui il avait accordé une retraite dorée, reçut la visite de l'illustre négociateur américain en son château de Louveciennes et la raconte avec esprit.

Nous devînmes tous *insurgents*, écrit-elle, parce que Franklin l'était... On ne parlait que de lui, c'était la fureur de le voir, un sujet de vanité de l'avoir vu. Je fus assez heureuse pour être chez moi lorsqu'il me fit l'honneur d'y venir. C'était un homme assez avancé en âge, à cheveux blancs, à haute taille ; il ne portait point de poudre ni d'épée ; il avait un habit large, carré, de drap brun sans dorure, des souliers carrés, noués avec des cordons, une veste simple de couleur foncée, un grand chapeau rond aux ailes rabattues ; il tenait à la main une grosse canne à pomme d'ivoire ; certes, il y avait loin de là à l'élégance de nos petits maîtres ou à la somptuosité de nos financiers ; mais cette simplicité était relevée par tant de bienveillance, de politesse, d'habileté en tout genre, qu'on demeurerait enchanté du personnage, et que la com-

Revue d'Histoire Littéraire de la France, novembre, décembre 1968 ;  
*Chateaubriand et le Passage du Nord-Ouest*, Bulletin de la Société  
Chateaubriand, n° 9, 1965-1966.

paraison qu'on faisait de lui avec nos hommes d'Etat n'était pas à l'avantage de ces derniers.

Chateaubriand n'a pas rencontré Franklin qui mourut en 1790 et avait quitté Paris bien avant qu'il n'y vînt. Mais assurément il en a mille fois entendu parler, comme tout le monde à Paris, et a, autant ou plus qu'un autre, cédé à la séduction de cet ambassadeur doublé d'une vedette.

Quant aux autres personnalités connues par le truchement de l'Amérique, tels de célèbres gentilshommes comme La Fayette, Rochambeau, et d'autres moindres seigneurs comme le marquis de La Rouërie, auquel Chateaubriand devra d'être plus tard reçu par Washington, elles allaient se créer, grâce à l'Amérique, une gloire éternelle et rapporter en France des idées nouvelles, généreuses, voire subversives. La monarchie aurait sûrement réfléchi à deux fois avant de faire cadeau de La Fayette aux treize colonies en révolte, si elle s'était avisée des nouveautés explosives que le glorieux général allait rapporter dans son pays natal. Après avoir fait une république en Amérique, il se croyait appelé à en faire une autre en France.

Talleyrand est un autre cas fameux. On savait peu — jusqu'au livre de M. Poniowski — qu'il avait passé deux ans aux Etats-Unis comme proscrit et que ce séjour avait apporté une profonde transformation à son personnage. La variété de ses talents, confrontée avec la nouveauté de la jeune république, lui permit de perfectionner son sens exceptionnel de la diplomatie internationale tout en développant un goût prononcé pour la spéculation, qui l'aurait aussi bien orienté vers la politique financière.

D'autres Français, fort connus bien que moins considérables, ont à la même époque été attirés par les Etats-Unis,

généralement par la nécessité de fuir la Révolution, et ont été eux aussi profondément marqués par cette expérience. Volney, qui avait déjà parcouru l'Orient et s'était fait connaître par un *Voyage en Egypte et en Syrie*, député du Tiers-Etat, puis emprisonné sous la Terreur, émigra aux Etats-Unis à l'automne 1795 et en tira un *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*, publié en 1802 et considéré comme le premier traité valable de géographie scientifique des Etats-Unis.

Le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, député de la Noblesse, émigra, lui, après le 10 août 1792. Il fut, de tous les Français, celui qui passa le plus de temps aux Etats-Unis et en ramena un considérable *Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique fait en 1795, 1796 et 1797*, en huit volumes, où il analyse consciencieusement les mœurs, les institutions, le climat, la botanique et les perspectives de la Nouvelle République.

Tout autre est l'empreinte laissée par l'Amérique à la même époque sur François-René de Chateaubriand. Il se distingue, il est vrai, de ses compatriotes parce qu'aucun motif politique ne le pousse vers le Nouveau Monde. Même si, en janvier 1791, la France est dans un désordre qui consterne et inquiète un jeune hobereau de province, aucun danger immédiat ne le menace. Mais le désir de l'aventure le pousse vers les pays neufs, où il compte bien trouver la sérénité et la fraîcheur que la France révolutionnaire perd jour après jour.

*Je m'en vais dans les forêts*, dit Chateaubriand, *cela vaut mieux que d'aller à Coblenz.*

Bien sûr, il ne le sait pas encore, mais il ira aussi à Coblenz et fera aussi une longue carrière d'émigré avant d'être enfin réadmis sur le sol natal.

En 1791, cependant, il n'y songe même pas.

Jeune encore, enthousiaste, on devrait déjà dire romantique, François-René cherche sur l'autre rive de l'Atlantique un monde neuf. Il y cherche le sauvage tel que Rousseau l'avait mis à la mode.

C'est en fait ce qu'il en rapportera, après plusieurs années d'exil à Londres, nécessaires pour figoler son œuvre américaine, c'est-à-dire *Atala*, *René* et *Les Natchez*.

L'épopée des *Natchez* marque en outre son retour à la religion. En traversant l'Atlantique, il a aussi franchi le fossé de l'incroyance.

C'est la fugue aux Etats-Unis, coïncidant avec la dégénérescence religieuse française, et plus encore la mort de sa mère qui finit saintement en se lamentant de l'indifférence de François-René, qui poussa Chateaubriand à bâtir son grand œuvre du *Génie du Christianisme*, dont *Atala* et *René* sont les morceaux exotiques.

Après le succès d'*Atala*, « il entrevoyait, dit André Maurois, la grandeur de son dessein, qui était de rattacher la France, par-dessus la Révolution, à sa longue tradition chrétienne ».

Beaucoup de raisons, comme on le verra, ont poussé Chateaubriand vers l'Amérique, de même que beaucoup de traits de sa personnalité ont été forgés par son séjour. C'est ce que je me propose d'analyser.

On voudra bien considérer, toutefois, que le récit qui va suivre n'a pas d'autre prétention que de raconter l'aventure américaine du plus illustre des Malouins, en essayant de faire partager l'admiration que j'éprouve pour la beauté de cette aventure comme pour la splendide poésie qu'elle a apportée à l'œuvre de Chateaubriand.

Jeune encore, enthousiaste, on devait être que quelque  
 Français-à-Paris, cherché au lycée de l'Amérique ou  
 même dans le lycée de la capitale, le jeune homme l'avait  
 fait à la mode.

C'est en fait ce qu'il en résultait, après plusieurs années  
 d'exil à Londres, ne sachant pour légitimer son exil autre-  
 ment, ces-à-dire dans l'âme et les Nègres.

L'époque des Nègres n'était en outre son retour à la capi-  
 tale. En traversant l'Amérique, il a aussi franchi le fort de  
 l'Amérique.

— C'est la lutte aux États-Unis, combinée avec la dégrada-  
 tion des Nègres français, et plus encore la mort de sa mère  
 qui l'ont entraîné en ce moment de l'Amérique de  
 l'Amérique, qui n'est pas l'Amérique à l'origine, son grand  
 amour de l'Amérique de l'Amérique, dans l'âme et dans son être  
 mortels et éternels.

Après la mort de l'Amérique, il est revenu, dit-on, dans  
 son pays natal de son pays, qui est de la capitale de  
 France, par-dessus la Révolution, à sa langue française dans  
 l'âme.

Beaucoup de choses, comme on le voit, ont pu être  
 traduits vers l'Amérique, de même que beaucoup de traits  
 de sa personnalité ont été forgés par son séjour. C'est ce que  
 je me propose d'analyser.

— On verra bien certainement, surtout, que le rôle qui va  
 jouer n'est pas d'une importance que de l'Amérique, l'Amérique  
 américaine du plus illustre des Mémoires, en ce qui concerne de fait  
 l'Amérique, l'Amérique que j'évoque pour la beauté de cette  
 Amérique, comme pour la beauté de l'Amérique, à l'origine  
 de l'Amérique de l'Amérique.



### Note Liminaire

*Il n'est que juste, avant de partir sur les pas de Chateaubriand, d'exprimer ma reconnaissance à tous ceux à qui je dois d'avoir fait ce voyage.*

*Ma dette est grande d'abord envers les auteurs suivants dont j'ai largement consulté les ouvrages :*

*André Maurois, dont le René ou la Vie de Chateaubriand avait été pour moi autrefois une découverte passionnante et est redevenu une mine de renseignements.*

*Joseph Bédier. Ses Etudes critiques dominent le débat qu'elles ont véritablement ouvert, en ce qui concerne la vérité et la fiction du voyage de Chateaubriand en Amérique.*

*M. Gilbert Chinard, professeur honoraire à l'Université de Princeton. Son Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand a beau avoir cinquante ans, il reste le maître livre sur une question controversée, à la fois par son objectivité et par sa ferveur.*

*M. Richard Switzer, recteur de la Faculté de Français et d'Italien à l'Université de Madison (Wisconsin), dont l'édition critique du Voyage en Amérique (1964) fait désormais autorité.*

*M. Raymond Lebègue, membre de l'Institut, dont de nombreux articles récents ont jeté une lumière précieuse sur les épisodes américains de la vie de Chateaubriand.*



M. Fernand Letessier. Son édition d'Atala, René et Les Aventures du dernier Abencérage (1962) fournit une foule de renseignements.

M. René Rémond, dont le considérable ouvrage Les Etats-Unis devant l'opinion française — 1815-1852 est capital.

Je dois des remerciements particuliers à M. Michel Poniatowski, qui a bien voulu parrainer cet ouvrage. Son Talleyrand aux Etats-Unis — 1794-1796, paru l'an dernier, n'a pas été étranger à la curiosité plus vive que j'ai éprouvée pour le voyage de Chateaubriand. Il m'a semblé que ces deux géants du tournant XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle, si opposés qu'ils fussent de tempérament, avaient au moins en commun la découverte américaine à l'origine de leurs carrières.

Enfin, l'édition des Mémoires d'Outre-Tombe à laquelle je me suis constamment référé est celle de la Pléiade (1966), présentée et commentée par MM. Maurice Levaillant et Georges Moulinier.

Je désire remercier ensuite ceux qui, en me réservant un accueil chaleureux auquel je n'avais pas de titres, m'ont encouragé à écrire ce livre :

MM. Gilbert Chinard, Richard Switzer et Raymond Lebègue, que j'ai déjà nommés ;

M. Jean-Albert Bédé, professeur à l'Université de Columbia (New York) ;

Mme Maurice Amour, secrétaire général de la Société Chateaubriand ;

Mme Le Savoureux, qui a bien voulu me faire visiter la Vallée-aux-Loups, qu'elle habite ;

M. Morot-Sir, conseiller culturel auprès de l'Ambassade de France aux Etats-Unis ;

M. Roger Pierrot, conservateur en chef du Département des Imprimés à la Bibliothèque Nationale ;

*Le comte de La Tour du Pin Verclause, ministre plénipotentiaire, propriétaire de Combourg.*

*Le comte de Tocqueville et le marquis de Rosambo, qui ont bien voulu me donner accès à leurs archives de famille concernant Malesherbes.*

*Enfin je dois m'excuser vis-à-vis du lecteur d'avoir beaucoup cité Chateaubriand, au risque de donner à ce livre une allure de morceaux choisis. Je n'ai pas craint de le faire, assuré qu'on trouvera plus de plaisir à la prose étincelante de Chateaubriand qu'à mes commentaires. Et si ce charme, que me fait éprouver l'un de nos plus grands poètes, est déjà partagé, tant mieux si je puis au moins faire relire quelques-unes de ses plus belles pages, comme on repasse un disque qu'on aime.*

La comtesse de La Tour du Pin Nerval, ministre ? L'impératrice, propriétaire de Combourg ?  
 La comtesse de Torgués et le comte de Rostand qui ont bien voulu me donner accès à leurs archives de famille  
 comte de Malmoucy.  
 Enfin je dois m'excuser d'avoir été absent à votre égard.  
 Les circonstances, ne m'ont pas permis de donner à ce livre une autre  
 le moment même je n'ai pu traiter les choses ainsi qu'on  
 trouve dans les livres à la page cinquante de l'Édition de  
 l'Édition de Combourg. Et il est évident que ces faits  
 l'un de nos plus grands poètes, ont été traités, sans aucun  
 il se peut en outre que votre jugement de ces faits soit  
 plus correct que celui de l'Édition de Combourg.

## CHAPITRE PREMIER

### Deux voyageurs célèbres.

### Deux destinées et deux voyages différents.

### Chateaubriand et Talleyrand.

Au cours de ses 80 années de vie, François-René de Chateaubriand a visité un nombre exceptionnel de pays, publié un nombre d'ouvrages littéraires considérable, et de nature fort différente, et exercé un grand nombre de fonctions publiques.

L'une seule de ces trois facettes de son existence — voyages, littérature, politique — aurait suffi à l'assurer de laisser un nom à la postérité.

Les voyages : aux Etats-Unis, par goût de la découverte ; aux Flandres, par fidélité monarchique ; huit années d'exil, la plupart en Angleterre, sombrement ; puis, une fois rentré en grâce, l'Ambassade à Rome, le voyage à Jérusalem et en Andalousie, en passant par la Grèce, l'Egypte et la Turquie ; puis les ambassades de Berlin, de Londres et de Rome, et de multiples escapades, à Gand, en Suisse, à Prague, à Venise, Trieste et Padoue.

L'œuvre littéraire : tout ce qui est sorti en fait des Etats-Unis, soit le *Voyage en Amérique*, le *Génie du Christianisme*, englobant *Atala*, *René* et *Les Natchez* ; la polémique politique : l'*Essai sur les Révolutions*, *De Buonaparte et des Bourbons*, *La Monarchie selon la Charte*, les *Mélanges politiques*, les *Mémoires sur la Vie et la Mort du duc de Berry* ; les

récits de voyages : l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, la *Lettre sur la Campagne romaine* qui s'ajoutent à l'Amérique ; les autres œuvres : *Le Dernier des Abencérages*, les *Martyrs*, la *Vie de Rancé*, et bien évidemment le monument des *Mémoires d'Outre-Tombe*, sans oublier son rôle de journaliste, dans le *Mercure de France*, le *Journal des Débats*, et le *Conservateur*.

La carrière publique et politique enfin : discrète sous Bonaparte, qu'il servit comme secrétaire d'ambassade à Rome pour le quitter avec éclat en 1804 ; plus importante à partir de la Restauration : faute, au retour de Louis XVIII, d'avoir pu agir avec rigueur et habileté, il perdit le bénéfice de tous les services qu'il croyait avoir rendus à la Monarchie renaissante. Nommé ministre de l'Intérieur à Gand pendant les Cent-Jours, c'est-à-dire quand il n'y avait pas d'Intérieur à administrer, il manqua sa réintégration.

Après la défaite de Napoléon à Waterloo, Louis XVIII regagna aussitôt Paris où il forma son ministère avec Talleyrand aux Affaires étrangères, le baron Louis aux Finances, le chancelier Pasquier à la Justice et Fouché à la Police. Chateaubriand n'eut qu'un ministère d'Etat sans portefeuille. Il est nommé néanmoins Pair de France. Fondant avec Bonald et Lamennais le *Conservateur*, il mène l'opposition ultra contre Richelieu et Decazes.

Rentrant en grâce après l'assassinat du duc de Berry, il est nommé ambassadeur à Berlin, puis à Londres, puis ministre plénipotentiaire au Congrès de Vérone, puis ministre des Affaires étrangères (1823). Il sera l'auteur de l'expédition d'Espagne, qui remettra la Monarchie sur le Trône, affaire dans laquelle il déploya d'incontestables qualités d'homme d'Etat. Sauf un nouveau poste d'ambassadeur à Rome en 1828-1829, sous le ministère Martignac, ce seront ses derniers postes publics, et il consacra les vingt années qui lui restent à vivre



à des pamphlets politiques, à de nouvelles œuvres comme la *Vie de Rancé*, et surtout à la rédaction de ses *Mémoires*.

Assurément, nombre de fortes personnalités se sont imposées laborieusement, et souvent non sans péripéties chaotiques, au cours de ces années tumultueuses vécues par la France de 1789 à 1815. Sans même parler d'étrangers qui y ont joué un grand rôle, comme Pitt ou Metternich, le nombre est considérable de vedettes françaises qui auraient pu jouer un rôle tout différent, ou pas de rôle du tout, du fait d'infimes changements de circonstances pendant cet agité quart de siècle, tels La Fayette, Talleyrand, Fouché, Mme de Staël, Fontanes, Mme Récamier, et naturellement notre Chateaubriand. Nombreux sont les hommes de cette époque qui paraissent avoir vécu plusieurs vies.

De plus, Chateaubriand ajoute à la diversité de ses dons et tentatives un succès littéraire sans précédent. Sa première publication en France<sup>1</sup>, *Atala, ou les amours de deux Sauvages dans le désert*, rencontra dès 1801 un succès qu'on peut véritablement qualifier de prodigieux, avec cinq éditions dans l'année, des traductions en plusieurs langues, et l'immédiate multiplication d'une imagerie et d'une bimbeloterie populaires invraisemblables. Le mot de « best-seller » fit fortune beaucoup plus tard ; il aurait pu être inventé pour *Atala*.

Or, si l'on considère deux parmi les plus fortes personnalités de ce temps, Talleyrand et Chateaubriand, on s'aperçoit que leur caractère aurait été tout autre s'ils n'avaient l'un et l'autre séjourné aux Etats-Unis.

Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord ouvrit sa carrière en recevant l'évêché d'Autun sans, on peut le dire, que cette dignité ait jamais été le fruit d'une vocation sacerdotale. L'évê-

1. *L'Essai sur les Révolutions* parut à Londres en 1797.



que d'Autun fut le premier à prêter le serment des prêtres exigé par la Révolution. « L'infamie dans ce monde et la réprobation dans l'autre », que son clergé lui promettait, ne l'épouvantèrent guère, mais la détérioration de la chose publique ne tarda pas à le contraindre à fuir le sol national. Danton lui sauva la mise en lui donnant un sauf-conduit pour Londres. Talleyrand avait alors trente-huit ans.

L'Angleterre ne se montrera pas non plus très accueillante pour l'aristocrate détroqué. Le roi George III et le Premier ministre Pitt gardèrent en face des émigrés français, particulièrement de Talleyrand, une attitude glaciale. Malgré les liens que Talleyrand noua avec quelques aristocrates anglais libéraux, sa position personnelle devint de plus en plus précaire, jusqu'au jour où le Parlement britannique, au début de 1794, vota « l'Alien Bill ».

Cette loi autorisait l'expulsion des réfugiés français. Elle contraignit l'évêque d'Autun, qui se trouva d'ailleurs en être l'une des seules victimes, à décamper. Il s'embarqua pour Philadelphie sur le *William Penn*, le 15 février 1794.

Talleyrand passera deux ans en Amérique, jusqu'à ce que la Convention rapporte le décret d'accusation pris contre lui. Il y apprit la manipulation de l'argent, le lancement des affaires industrielles et commerciales, non sans bien sûr aiguiser son sens de la politique étrangère, qu'il possédait de façon consommée.

Chateaubriand cingla vers les Etats-Unis plus jeune et pour d'autres raisons.

Sans que l'on puisse dire de Talleyrand qu'il avait « émigré » — il s'en défendit toute sa vie, et le décret de septembre 1795 de la Convention l'autorisant à rentrer en France n'aurait jamais vu le jour si Talleyrand n'avait été chargé de mission en 1792 — il est certain qu'il a été indésirable pen-

gant la Terreur... et fort satisfait d'avoir choisi l'étranger,

Chateaubriand, au contraire, n'eut pas à fuir les désordres et l'horreur qui, en janvier 1791, n'avaient pas encore atteint le sommet du drame. Libéré de ses occupations militaires, il découvrait la littérature et croyait encore plus se découvrir une vocation d'explorateur. C'est ce qui l'engagea à appareiller pour les Etats-Unis, où il ne passera finalement que cinq mois, et d'où il reviendra avant même que Talleyrand ait quitté la France. Retour qui, comme on le verra, le forcera cette fois à rejoindre les rangs des émigrés à Coblenz.

Ne nous arrêtons pas sur cette misérable période, prolongée par huit années de tribulations, dont sept en Angleterre. Bien plus intéressant est-il d'analyser en détail le séjour américain de Chateaubriand comme la source, non prévue au départ, de son génie. C'est là, en effet, qu'il apprit à écrire, que la nature luxuriante du pays et les mœurs des « sauvages » firent de lui le premier Romantique. Les notes qu'il y prit mûrirent au cours des années suivantes pour faire de lui, à travers *Atala*, *René* et *Les Natchez*, l'auteur du *Génie du Christianisme*.

Etrange parallèle, en passant, que celui de ces deux aristocrates français, l'un, d'abord prêtre et évêque, que les péripéties de son époque ont arraché à son serment pour en faire un homme politique de grande classe ; l'autre, volontiers libre penseur dans son adolescence, que la magie de la nature comme la fidélité à la Monarchie ont ramené à l'admiration du christianisme, au détriment, à l'occasion, d'un succès politique qu'il aurait volontiers souhaité éclatant.

On comprend, dans ces conditions, qu'ils n'aient pas éprouvé une vive sympathie l'un pour l'autre. « Je m'intéresse bêtement à M. de Talleyrand », dit Chateaubriand, lorsqu'il intrigue, au retour des Cent-Jours, pour entrer au gouvernement.

Ce fut sans succès, et il se reprocha sans fard sa « stupidité ». « Je me cassais le cou pour M. de Talleyrand, que je connaissais à peine, que je n'estimais point, que je n'admirais point ; pour M. de Talleyrand qui allait entrer dans des combinaisons nullement les miennes, qui vivait dans une atmosphère de corruption dans laquelle je ne pouvais respirer. »

Il s'en faut, pourtant, que les deux hommes se soient ignorés. Ils ne le pouvaient guère, ayant, à divers moments, besoin l'un de l'autre. Si Chateaubriand, par exemple, a presque résolument évité de mentionner La Fayette dans son œuvre — or même s'il n'aimait pas sa position politique, le nom de La Fayette est si inséparable, pendant cinquante ans, de l'Amérique que l'on s'exprime mal ce silence, — il a parlé à maintes reprises de Talleyrand dans les *Mémoires*.

C'est Talleyrand qui le fit nommer en 1803 secrétaire de légation à Rome, ce qu'il dut obtenir sans peine du Premier Consul, à qui Chateaubriand avait pompeusement dédié le *Génie du Christianisme*. Belle occasion pour le poète — ou l'homme politique — d'écrire : « J'entrais dans la politique par la religion. » Nouvelle comparaison possible, aussi, avec Talleyrand qui, lui, était entré dans la politique en sortant de la religion.

A son tour, c'est Chateaubriand que Talleyrand pria d'intervenir auprès de Louis XVIII lorsque celui-ci quitta Gand pour Paris, après Waterloo ; il le fit jusqu'à s'abaisser, à la surprise flattée mais quelque peu méprisante de François-René : « M. de Talleyrand était une vraie tendresse, il se penchait sur mon épaule... »

Le tempérament de Chateaubriand, néanmoins, plus rigide et intransigeant, n'était pas porté à l'opportunisme qu'on a tant reproché à Talleyrand. Il eut au moins le mérite et le courage, par exemple, après avoir, comme tout le monde, fait

« Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves. J'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue. » Ainsi Chateaubriand se raconte-t-il dans une de ces formules superbes qui émaillent les **Mémoires d'Outre-Tombe**.

Qui se souvient que la carrière de « l'Enchanteur » a commencé par un voyage aux Etats-Unis ? François-René de Chateaubriand, adolescent, inconnu, chargé d'une immense ambition, s'embarque pour Baltimore au seuil de la Révolution, pour découvrir — à la lettre — le Nouveau Monde : il veut attacher son nom à la découverte du fabuleux « Passage du Nord-Ouest ». L'explorateur manquera son affaire ; mais les Lettres Françaises y gagneront l'un de leurs plus grands écrivains.

L'éblouissement des paysages américains a opéré le déclenchement qui a enfanté **Atala** ; le choc de la nature sauvage et d'une civilisation à son aurore nous a valu les premiers accents du Romantisme ; il a créé le personnage de Chateaubriand, poète, homme politique et voyageur.

Peu importe que le « Prince des Songes » ait vu ou n'ait pas vu Washington, qu'il ait tremblé ou non devant les cataractes du Niagara, qu'il ait vraiment descendu le Mississipi et parcouru la Floride, comme toute son œuvre prétend le témoigner ! Autant d'énigmes, dont certaines sont résolues, d'autres non. Christian Bazin les a évoquées sans prétendre les trancher. Il a voulu faire partager sa conviction, inspirée par sa propre ascendance malouine et étayée par ses recherches lors de plusieurs voyages aux Etats-Unis, qu'il fallait d'abord chercher la clef des sortilèges de Chateaubriand dans sa découverte de l'Amérique.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

